

Le Libertaire

TÉLÉPHONE : 422-14

HEBDOMADAIRE

Les hommes de guerre sont les fléaux du monde.
GUY DE MONTPASSANT.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an 6 fr. »
Six mois 3 fr. »
Trois mois 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an 8 fr.
Six mois 4 fr.
Trois mois 2 fr.

LOUISE MICHEL

Nous apprenons avec une sensible joie que notre amie Louise Michel va beaucoup mieux. A la date du 4 avril, le docteur Berthollet rédigeait, en effet, ce bulletin : « L'état général s'est amélioré, la faiblesse est toujours grande, le repos absolu est recommandé. » Nous formons les vœux les plus vifs pour que l'heureux pronostic qu'on en peut tirer se réalise au plus tôt.

Nous pensons, toutefois, qu'en attendant, les camarades auront plaisir à lire quelques pages inédites et pleines de chaleur communicative dues à la plume de Louise Michel. Lorsqu'il fut question, il y a quelques années, de fonder une Ecole libertaire, elle se souvint qu'elle avait été institutrice, et elle ne dédaigna point de le redevenir.

Vers 1896, elle se mit en devoir d'écrire pour les enfants un ouvrage intitulé : Notions encyclopédiques par ordre attractif, qui devait avoir trois volumes, renfermant le 1^{er} des notions générales, le 2^e les rudiments de l'histoire et des langues, le 3^e des notions de mathématiques, sciences et arts.

Elle eut l'obligeance d'envoyer au groupe de l'Ecole libertaire, les deux premiers de ces volumes en manuscrit, précédés de la préface, sous forme d'épreuve imprimée : car primitivement le livre devait paraître en livraisons.

On verra, dans les extraits qui suivent, combien Louise Michel savait s'adapter à l'esprit simple des enfants, et parler à leur imagination éprise de poésie et de légendes naïves.

PRÉFACE

(Extrait)

Dès l'époque d'Aristote, et beaucoup auparavant, on connaissait la puissance de l'harmonie, on l'a sentie éternellement; tous les primitifs rythment leurs douleurs, leurs joies, leurs colères; le moyen-âge crut au chant qui calme la blessure.

Dans un avenir certain, on se servira de l'harmonie comme des autres forces dont nous constatons les effets sans pouvoir encore les expliquer avec certitude.

L'assimilation des connaissances humaines placées par groupements harmoniques serait facile; l'esprit le moins développé en saisirait les affinités, les similitudes et les oppositions.

Comme la pierre jetée dans l'eau provoque des cercles concentriques, en frappant un point quelconque des facultés humaines on éveille des accords et des cycles d'autres idées, d'autres connaissances.

Tout est dans tout, et tout fait partie de l'harmonie universelle.

Ainsi, à travers l'espace et le temps, gravitent les constellations par archipels d'étoiles. La durée a ses cycles de siècles, de secondes, et d'infiniment plus courtes périodes sans doute appréciables pour les êtres qu'on distingue à peine au microscope; le cœur et les flots battent par périodes.

La distance des astres, les transformations des êtres et des choses sont les degrés de gammes où se comptent par silences ayant leur équilibre et leurs rapports, les planètes brisées, les transformations disparues.

A travers l'infini vibre la mélodie éternelle sur un clavier sans bornes.

Les sons, les couleurs, le langage, les nombres, tout a ses gammes, ses modes et son rythme.

La science, simplifiée chaque jour davantage, permettra d'embrasser plus largement le mouvement où êtres et choses gravitent, attirés vers le progrès par un irrésistible penchant.

Déjà, l'ère de justice est née, elle grandit ainsi qu'un berceau dans notre époque transitoire, les décombres des vieilles iniquités ne l'étoufferont pas.

Il est probable que, dans l'avenir, l'homme libre, vivant en paix sur la terre délavée, sera plus développé que nous. Mais ne pourrait-on, en attendant, aider à diminuer le nombre des esprits bornés en leur présentant le plus possible d'éléments sous le plus petit volume possible, de façon à ce que les généralités déjà connues aident à en acquiescer d'autres qui viendront s'y agglomérer aussi facilement qu'une boule de neige grossit en roulant ?

N'a-t-on pas assez longtemps élevé pour l'esclavage et la mort des troupeaux misérables dont le travail divisé à l'infini profite à l'exploitation, mais nuit à chaque individu ! Ne serait-il pas temps d'élever pour l'humanité des hommes dont le travail et l'intelligence profitent à la fois à la généralité et à chacun en particulier !

On a remarqué l'énorme rapport que donnaient, en 1789, les champs ensemencés par les bras rendus plus forts des paysans dans l'enlèvement de la liberté.

Les Américains, hommes pratiques, ont fait la différence des mêmes travaux faits par des hommes sachant lire et penser et par des illettrés, et J.-B. Say, dont le témoignage ne peut être suspect, trouve déplorable la condition de celui qui ne sait faire que la centième partie d'une épingle. Il en est de même de celui qui possède quelques notions isolées de telle ou telle branche d'étude : elles sont si petites qu'à force de diminuer, elles finissent par ne plus exister du tout.

Une certaine somme de connaissances générales, loin de nuire aux vocations particulières, les éclaire, et empêche qu'elles s'ignorent elles-mêmes. Nul ne peut s'écrier : Moi aussi, je suis peintre, s'il ignore l'existence de la peinture.

Une suite d'encyclopédies allant du degré le plus élémentaire aux degrés supérieurs empêcherait un certain nombre de gens de rester, comme la chenille, à brouter sur le même rameau sans jamais voir les étoiles à travers les branches, ni même saisir l'ensemble de l'arbre.

GENERALITES

Au-dessus de cette partie de l'espace qui nous paraît bleu, par l'effet des atomes flottant dans les courants de l'air, est le noir des espaces stellaires, où brillent, la nuit, des milliers d'astres que la lumière nous empêche de voir pendant le jour.

On en découvre au microscope quelques milliers de plus.

De la même manière que le télescope supplée à nos yeux pour l'éloignement, le microscope y supplée pour ce qui, relativement à nous, est infiniment petit.

Dans une goutte d'eau, on découvre au microscope tout un monde plein d'êtres qui s'entre-dévorent. Dans une parcelle de craie dans la pierre à bâtir, on voit des milliers d'infusoires tout aussi curieux que les monstres enfouis dans les divers terrains bouleversés par les révolutions géologiques, sans que, par-delà le télescope et par-delà le microscope, cessent d'exister l'infiniment grand et de nouveaux infiniment petits en dehors de la puissance de ces instruments.

Ainsi, du point de l'espace que nous habitons et de l'instant où nous sommes, s'étendent sans fin l'espace et le temps sans commencement et sans bornes.

La découverte de Roentgen, de l'Université de Wurzburg, qui permet de reproduire la charpente osseuse à travers la chair, les objets à travers le bois, et de photographier l'invisible, ajoute une puissance nouvelle à la recherche scientifique de l'inconnu.

Grâce à cette découverte, les notions renfermées dans cet ouvrage auront vieilli de mille ans peut-être en fort peu de temps. Nous l'espérons bien ainsi.

Dans les espaces du ciel qui semblent déserts, le télescope montre par d'immenses baies parallèles à des ports creusés dans le noir de l'écluse, des amas d'étoiles pareils à des tas de blé. Ainsi, à des éloignements successifs, roulent sans fin des océans d'astres. Comme l'eau, la pierre, la boue, la terre recèlent une infinité de microbes, tout contient la vie à des degrés divers, dans des transformations successives à travers l'éternité qui nous succède, allant vers l'éternité qui nous succède.

L'homme avant l'histoire

(Extrait)

L'homme, pendant la période quaternaire, se servait de haches de silex polies à la meule de pierre; les silex de l'âge tertiaire n'avaient été que cassés, afin de s'approprier à l'usage qu'on en voulait faire.

Ainsi, l'âge de la pierre polie succéda à l'âge de la pierre taillée.

Les stations de l'âge de pierre attestent des connaissances trop hautes déjà pour ne pas faire remonter l'humanité aux temps tertiaires comme ne devant pas être trop loin pour les progrès déjà réalisés.

La maigre et abondante graminée baptisée par les savants du nom barbare d'*Eggytus triticoïdes* était déjà, à l'époque quaternaire, le blé qu'on semait pour les temps où la chasse et la pêche s'épuisent : on en a trouvé dans les cités lacustres.

De premiers arts étaient nés; quelques-unes des figures d'animaux gravées sur des os de renne sont d'une finesse remarquable. M. E. Piette a trouvé dans la caverne de Gourdan (Haute-Garonne), une flûte néolithique en os : d'ordinaire, sans doute, elles étaient faites de roseaux.

Les habitants des îles du Grand Océan en font de semblables. Il est probable que

l'homme de l'âge de pierre complétait son orchestre par les bambous frappés, les conques, les branches remuées, avec lesquels les Canaques accompagnent, au bord de la mer, le chant de mort ou la chanson de guerre, et qui signifient le souffle des braves emporté par le vent — les mélodies ont le quart de ton comme le vent.

Les danses des primitifs tournaient comme les astres, ou sont animées comme les drames naïfs. Elles tournaient dans les cavernes, autour du foyer, comme dans les grandes plaines, sous la lune.

Si le chant n'a pas précédé la parole (ce qui serait possible) l'homme primitif était si près de la nature que le rythme universel devait le bercer encore au seuil du voyage de l'humanité.

Les grottes profondes, avec la lueur rouge du foyer qu'entourait la tribu, les petits et les vieux accroupis les yeux sur la flamme, les hommes polissant les pierres des haches, les femmes endormant doucement leurs nourrissons sur le lit de mousse où avaient grandi ceux des tigres; et, dans le grand silence du dehors, les tempêtes mourant sur le rocher, quelque chose comme un rêve enveloppant ces êtres naguère sortis de l'animalité !

Enfants et vieux, que deviendrez-vous ? Les hommes vont à la chasse; ils n'ont pas le temps de vous garder : c'est l'ours, le tigre, qui ont les yeux sur vous. Quand la force est partie ou quand elle n'est pas encore, c'est même chose. Aujourd'hui ou demain, qu'importe ?

Et vous, nourrissons, pour qui vos mères vous bercent-elles ? Pour le tigre encore. Il faut des proies nombreuses à la bête avides : elle rôde sans cesse et surprend souvent.

Sans le tigre et l'ours, il ferait bon vivre : c'est pourquoi on leur fait la guerre.

Attendez, il y aura plus tard des tigres humains.

La flèche, la hache de pierre ne sont pas assez puissantes. Alors on creuse des fosses profondes qu'on recouvre de branchages : l'ours y tombe, on l'achève avec le feu, avec les pierres du rocher. Le tigre parfois en sort d'un bond prodigieux : alors, malheur aux chasseurs, il en emporte un en fuyant. Le costume pourtant, au milieu de ces péripéties sanglantes, se fait élégant, les fourrures sont, avec grâce, jetées sur l'épaule, les colliers de dents, de pierres percées, de coquillages, vont bien à la robuste beauté des cavernes.

Presque toutes les espèces d'animaux que nous avons aujourd'hui, vivaient au temps de la pierre polie, quelques-unes sont éteintes : le bison ne se trouve plus qu'en Lithuanie, le renne seulement à l'extrême nord, l'aurochs a disparu, le castor disparaît de l'Europe.

L'homme, témoin de ces tourmentes, craignait les éclipses, les comètes, tout ce qui sortait du cours ordinaire des astres.

Surpris tantôt par la tempête, tantôt par l'homme ou par la bête, tantôt par le ciel lui-même, il en vint à rendre aux éléments, aux animaux féroces, un culte de terreur.

Le poète latin, Lucrèce, parle ainsi du passé lointain de l'humanité :

« O race infortunée des hommes, qui as attribué toutes ces choses aux dieux, et qui as cru y voir leurs terribles colères, que de terribles gémissements tu t'es préparés par là, que de plaies pour nous, et que de larmes pour nos descendants ! » (Chant V.)

Non seulement la crainte, mais une force aveugle qu'on appelle le mysticisme et qui est, non une croyance, mais une sensation, quelque chose qui anéantit l'esprit dans une sorte de songe, s'appesantit sur les hommes : les religions étaient nées, l'âge de bronze les consolida.

(Notions encyclopédiques par ordre attractif, 1^{re} série.)

Louise Michel.

AU HASARD DU CHEMIN

DESCENTE DE CROIX

Ce n'est pas d'une œuvre nouvelle d'un peintre christico-commerçant qu'il s'agit, mais de l'enlèvement des effigies du « pen-du-juif » qui étaient accrochées dans toutes les salles de la maison Thémis.

Depuis cinq mois, les Chambres avaient voté ce déclouage. Seulement la semaine sainte, on s'est mis à l'œuvre. Ce qui prouve qu'on va vite en besogne dans les sphères administratives.

Les pluminifs calotins gémirent comme des putois. Voici un petit échantillon de la prose asinaire de l'un d'eux, attaché à la

République Française, égout opportuniste : « Hier au Palais de Justice, à Paris, un certain M. Roussel, descendant de Calphe, accompagné d'un M. Guinot, descendant de Ponce-Pilate, aidé de quelques descendants de Barrabas, s'est emparé du Christ en effigie, de tous les Christs en effigie, car ils étaient plusieurs, vingt-six en tout. Quelle aubaine ! Il y avait le Christ de Memling, le Christ de Bonnat, le Christ de Henner... Et il a enfoncé tous ces Christs dans un sombre placard, derrière un souvenir des ergastules du Golgotha. »

Quel pathos ! Il existe pas mal de croix encore à « dégommer », mais, pour cette besogne, pas besoin de lois. Nous autres iconoclastes, nous nous en chargeons de temps en temps, histoire d'obtempérer à la chanson du père Duchêne :

Et l'bon Dieu dans la m...
Nom de Dieu !

METS DU VENDREDI SAINT

En Italie, les carabiniers royaux ont une singulière façon de faire observer le jeûne du vendredi-saint aux impies qui poussent le sacrilège jusqu'à huer les manifestations cléricales.

A Corato, les cagots promenaient une représentation de leur dieu, quand des socialistes protestèrent. Les carabiniers firent feu. On dit qu'il y a plusieurs tués.

Tout ça, pour la plus grande gloire de notre sainte mère l'Eglise, qui s'est ainsi offert son petit holocauste le jour commémoratif de la pendaison de l'imbécile Jéhovah fils.

L'AMNISTIE

Les Chambres ont voté définitivement, paraît-il, un projet de loi, tendant à l'amnistie.

Ce projet qui depuis plus d'un an traîne de Chambre en Sénat, a paru à l'Officiel. Il est sensiblement différent de ce qu'il était à l'origine. Seulement, afin de le rendre à peu près illusoire, il n'est applicable qu'aux délits antérieurs au premier janvier 1904. Toujours la même blague.

FORT CHABROL

Un bonhomme de Bougie, en Algérie, devait être expulsé de son domicile. N'y tenant pas du tout, il se barricada dans la maison où il habitait. Lorsque l'huissier, flanqué de quatre gendarmes, vint pour exécuter le jugement, notre homme montra à ceux venus pour le « sortir », des paquets de cartouches et deux fusils.

Pas très brave, tout ce monde se retira. Depuis, des gendarmes font les cent pas devant la porte de l'expulsé récalcitrant, qui ne paraît pas s'en inquiéter.

Il paraît que les habitants du quartier se conjouissent de l'incident. Il n'y a pas de quoi. Mais comme ces gens manquent de distractions, il ne faut pas s'étonner. Comme dit l'autre, quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a. Les habitants de Bougie ne pouvant se payer un massacre de juifs se contenteraient d'une fusillade d'huissier. J'avoue que cela serait préférable. Ça ferait même une contribution à la manière de traiter les huissiers comme ils le méritent !

Noël Paria.

L'OGRESSE

L'armée fait beaucoup parler d'elle en ce moment. De l'Europe à l'Extrême-Orient, de Roubaix à Brest et en Italie, de l'Allemagne au Sud-ouest africain, on entend résonner sur le sol ou sur le pont des navires, la marche affairée, tumultueuse et meurtrière de ces archaïques barbares.

A Tchoun-Djou, du côté des Japonais, plus de quarante morts et une centaine de blessés. Une poudrière saute à Sasebo; quatre morts et cinq blessés. Les hôpitaux ne peuvent suffire à contenir la population surabondante d'éclopés qu'on leur amène : il faut, pour déverser le trop plein, élever des baraquements. Les survivants du combat de Chemulpo débarquent à Odessa : trente-deux sont mal en point, sanglants et mutilés; cela n'empêche pas la foule enthousiaste de dresser aux malfaisants héros des arcs de triomphe. La fête se terminera par un grand banquet que béniront de leurs mains pieuses et pacifiques un évêque et un archevêque.

A Port-Arthur, cinquante Japonais noyés; les Russes ensevelissent leurs morts, huit pour l'instant, et dirigent leurs blessés, une cinquantaine, sur Sasebo. Les chevaux de nos alliés périssent faute de fourrage, et les soudards de Nicolas inaugurent leur mis-

sion civilisatrice en arrachant, comme bois à chauffer, les poteaux télégraphiques.

De Wei-Hai-Wei, on apprend que le « Sanci-Haru » a été torpillé par les Japonais : résultat, vingt-cinq cadavres.

La guerre, sous ses pas, fait naître évidemment l'allégresse et la prospérité. Quatre vapeurs coulés à Port-Arthur, cela fait, d'un seul coup, 2.250.000 francs engloutis dans les flots. A Séoul, les faillites s'amoncellent, les habitants, pour ne pas mourir de faim, sont réduits à vendre leurs habits ou à fabriquer de la fausse monnaie.

Nous les étrangers, nous les neutres, nous envoyons là-bas nos équipages et nos généraux pour assister impassibles à ce absurde des- tueries, et pour les saluer même du geste élégant de leurs épées respectueuses !

Il est vrai que nous n'avons aucun motif d'être difficiles : qui se ressemble s'assemble, et, entre assassins, on cherche plutôt à s'assurer des complicités.

Les Anglais, eux, pénètrent chez les Thibétains. Ils veulent aller quand même de l'avant malgré les protestations des indigènes. Ils viennent en mission, que diable ! c'est anodin, et cela vous revêt quasi un air scientifique. Pour tout dire, ces paisibles pionniers du progrès forment une colonne de 1.500 hommes et ils marchent sous les ordres d'un général et d'un colonel. Et quand les Thibétains crient : « Halte-là ! » nos Anglais passent outre, non sans avoir tué cinq cents de ces bons patriotes.

Les Allemands embarquent des soldats pour l'Afrique du Sud-Ouest : il faut bien empêcher, n'est-ce pas ? les Herreros de se révolter contre les tortionnaires spoliateurs qu'ils sont. Le peuple en a pourtant assez d'être saigné aux quatre veines de son sang le plus vigoureux et le plus jeune : et il se porte en masse vers la gare de Lehrter pour arracher à l'abattoir auquel on va les expédier, ses amis, ses frères, ses enfants. La police montée se rue, s'abre au clair, sur cette vile populace, la pitié sous les sabots de ses chevaux, la fauche au tranchant de ses lames. Ces Allemands sont dignes d'être Français, et nos chavirins, devant ce haut fait, vont à coup sûr pâlir d'envie...

Chez nous, c'est l'armée qui exécute ces basses besognes de police. La nuance est inappréciable entre ceux qui recrutent des massacreurs coloniaux pour étayer de leurs cadavres les comptoirs capitalistes, et ceux qui montent la garde à la porte des usines de l'exploiteur Motte et *tutti quanti*.

Ils sont là-bas vingt mille, qui se partagent Roubaix, Tourcoing et Lille comme terre conquise. Des généraux inspectent les cantonnements des troupes et arrêtent des plans de bataille. L'ennemi, contre lequel il faut marcher, c'est une poignée d'ouvriers, de femmes, d'enfants et de vieillards qui réclament en retour d'un dur labeur, une méchante croûte de pain. Cuirassiers et cavaliers sont mobilisés pour empêcher les redoutables affamés de s'assembler, pour leur courir sus dès qu'ils font mine de propager le mot de procession.

Une femme crie à un lieutenant, un des chefs de la bande : « a bas les galonnés. » Et on l'arrête. Ne devait-elle pas clamer, plutôt : « Vivent ceux qui nous assomment et ceux qui, comme fétus nous balaient, quand nous revenons le bien-être et la liberté ! » Le comité d'entente des syndicats roubaixiens fait placarder une affiche, invitant « l'armée, composée des travailleurs d'hier et de demain, à ne pas se faire un instrument d'oppression. » Mais, l'armée, que serait-elle si elle n'était cela, le marchepied et se pavait ensanglanté des puissants ? Vouloir qu'elle devienne autre chose, n'est-ce point, poliment, la prier de se suicider ? Aussi les camarades Bérenger et Demuyck, soupçonnés d'être les auteurs du crime, ont-ils été convoqués par le procureur de la République, pour avoir à en répondre ?

Par contre, l'association jaune des travailleurs français, qui aime les coups de pieds au cul et qui s'en vante, a bien mérité de la patrie, en déclarant fautive et blasphématoire cette assertion, « que l'armée est au service du patron... » Au dire de ces bonnes âmes, tous ces lebeliers représentent « l'ordre et la liberté » et la municipalité, en leur faisant signe, a rempli son devoir le plus sacré. Qu'on les décore, ces assoiffés d'ignominies !... Pour eux, le crachat des braves, s'il n'existe pas, il faudrait l'inventer.

Le soldat acteur, figurant et machiniste ! C'est encore un de ses rôles multiples et variés, inutile ou nuisible, quand il ne tue point, il parade. Un capitaine, de frégate, des officiers mécaniciens et torpilleurs, un ingénieur principal des constructions navales et un adjoint technique, tout ce monde, sous la haute direction de Pelletan, s'est mis en branle, actif et fiévreux comme à la veille d'une grande bataille. Il s'agit de décorer royalement le croiseur cuirassé, la *Marseillaise*, sur lequel M. Loubet rendra visite à son cousin, le roi d'Italie. Les ouvriers du port de Brest n'en dorment plus, ils n'ont plus ni dimanches ni fêtes. Mais les marchands de soierie sont à la noce ; ils ont reçu, pour le logement naval de notre président une commande qui en vaut la peine : 204 mètres 60 de brocatelle de soie cramoisie ! Les va-nu-pieds d'électeurs qui logent sous les ponts et qui sont vêtus de vagues loques, seront très satisfaits d'apprendre cela ; quand Auguste buvait, la Pologne était ivre !

La même armée qui charge le peuple à Roubaix pour l'empêcher de crier sa faim et ses souffrances, nous assourdit de ses tambours, de ses grosses caisses, de ses cuivres et de ses fifres, accompagnant jusqu'aux Invalides, comme un saint-sacrement, un fétiche napoléonien, le cœur de La Tour d'Auvergne, le premier grenadier de France !

D'autres représentations plus sanglantes et plus dramatiques, où brillent aussi nos galonnés, ce sont les conseils de guerre.

Demandez au soldat Anciaux, qui, ayant fait deux ans de service, qui l'idée de désertion pour ne point passer un an de plus dans ce bagne. Puis, tourmenté par le remords, davantage sans doute par le dénuement, il s'engage sous un faux nom dans la légion étrangère. Deux années après, croyant avoir, et plus qu'amplement satisfait à la loi, il dévoile son innocent supercherie. Mais, loin d'obtenir grâce, il s'entend déclarer que ces deux ans ne comptent pas, puisqu'il les a faits sous un nom qui n'était pas le sien. Enfin, il est condamné par le conseil de guerre du 6^e corps, à deux ans de prison, après quoi il devra, pour se reposer, passer à la caserne une autre année, la bonne celle-là, espérons-le. On est logique ou on ne l'est pas, sacre grignonegnien ! La forme, le règlement, connais que ça !

Et ces deux détenus de l'atelier des travaux publics d'Orléansville, Audour et Goubé, qui ont attrapé vingt ans de travaux forcés et vingt ans d'interdiction de séjour, pour avoir, en pleine audience du conseil de guerre, souffleté leurs

juges avec les lambeaux du drapeau tricolore lacéré, et déployé d'un air de défi un drapeau rouge où s'inscrivaient ces suggestives et fières devises : « Vive l'anarchie ! Vive la Révolution ! »

L'exécuteur même de ces répressions ne fait que souligner la justice de leur cause, de la nôtre. L'armée-geôlier, l'armée-bourreau, l'armée de guerre civile ou coloniale, l'armée aux vains oripeaux et aux coûteux clinquants, elle périt étouffée par le sang de ses mille et mille victimes. Pour que nous vivions, il faut, elle meure.

Silve.

SYNDICALISME

Réplique à Paraf-Javal

Dans une réunion publique les auditeurs qui, le cou gonflé, les veines saillantes, le visage congestionné, les yeux sortant de leur orbite, les mains en porte-voix, vocifèrent aux perturbateurs, en un contraste épouvantable entre l'expression y donnée et la signification du mot : « Silence !!! » augmentent davantage le vacarme et le tumulte qu'ils ne l'enrayent. L'huile n'éteint pas le feu, elle avive ses flammes. De même ceux qui s'élèvent trop violemment contre les intolérants, par excès de tolérance, deviennent les pires intolérants : voilà ce que j'ai eu l'intention de signaler dans les deux premières lignes de mon précédent article. Encore était-ce pour m'éveiller à la sagesse.

Je n'ai pas non plus mis en balance 10 ouvriers et 1 patron, mais bien 10 ouvriers et 1 ouvrier, et j'ai fait pencher la balance du côté des 10.

Je n'ai pas parlé d'abrutis, mais seulement d'ouvriers, et je pense que dans le nombre il y en a de conscients, aptes à amender la mentalité des inconscients avec lesquels ils se groupent, à leur apprendre qu'à énergie et intelligence égales, 10 ouvriers groupés sont 10 fois plus forts que 1 ouvrier isolé.

Pour agir à sa guise il faut être fort, pour être fort il faut agir avec ensemble et non isolément. Un patron seul est plus fort qu'un travailleur seul, on sait pourquoi, je me contente de cette affirmation. Il y a lieu dès lors pour les conscients, de se grouper en syndicats.

La question économique n'est pas étrangère à la question sociale, et la question corporative n'est pas étrangère à la question économique, que je sache. C'est une des opérations du grand problème. S'occuper d'un chaînon c'est s'occuper de la chaîne.

Un syndicat est un groupement d'abrutis et de conscients du même métier, c'est-à-dire de même souffrances, où, par des exigences grossissantes et répétées, on amènera une scission brutale entre patrons et ouvriers.

De ce fait, les syndiqués se rapprochent constamment de l'amélioration complète de leur sort, en attaquant les privilégiés, les patrons, jusqu'à leur disparition. Ils abrègent ainsi la durée de la société actuelle.

Rien n'établit qu'il y ait concurrence entre le syndicat et le patron. Pour qu'il y ait concurrence, il faudrait qu'il y ait même but. Or, les buts sont opposés. Le patron tend à renforcer l'exploitation capitaliste, le syndicat tend à la supprimer.

Un adversaire cruel me frappe d'un gourdin qui tourne sur ma tête en un moulinet terrible, continu ; si je puis, saisissant son arme par un bout, annihiler ses violences, je n'y faterai nullement ; mais qu'on ne m'attribue pas le sot et nuisible espoir de m'en emparer — j'aurais des chances de retomber plus tard dans la situation défavorable du désarmé — mon unique objectif est de briser cette arme, afin qu'il n'y ait désormais ni frappeur ni frappé. L'adversaire, c'est le patron. L'arme à détruire, c'est le capital. Le destructeur, c'est le syndicat. Telle est l'opinion que tentent de faire partager les conscients dans les groupes syndicaux. « A priori » on peut commettre l'erreur de supposer qu'ils consolident ce qui existe, « à posteriori » on doit reconnaître qu'ils contribuent à l'organisation du bonheur.

Dans une phrase de sous-entendus, Paraf-Javal qui n'est pas un abruti, laisse soupçonner qu'il serait volontiers insolent comme un abruti. Je lui déconseille cette attitude de déraisonnable. J'aurais préféré en cet endroit des explications franches, à des insinuations... désobligeantes. En effet, il s'agit beaucoup moins d'affirmer que je suis inconscient, que de prouver mon ignorance des moyens d'émancipation à ma portée. Comme lui j'imagine les connaître, il importe non d'étonner ses contradicteurs, mais de les convaincre. Dans la discussion, soyons hantés de l'idée qu'il y a sincérité de part et d'autre, recherchons non à étaler de brillantes (?) qualités de polémiste, mais à exposer de bonnes raisons.

Quelques milliers de camarades ne demandent pas mieux que de se décider à ne pas travailler pour les patrons, ils savent pourquoi et comment il faut œuvrer dans cette perspective, c'est exactement pour enseigner les mouvements à faire, la besogne sérieuse et pratique, qu'ils vont dans les syndicats, sans attendre — l'attente serait longue, je crois — que les syndicats viennent à eux.

La misère inconsciente ne saurait établir qu'une organisation sociale inconsciente. Paraf-Javal ne m'en a pas convaincu, pour la bonne raison que je l'étais déjà. Aussi bien ai-je essayé de démontrer dans le n° 21 du *Libéraire*, que dans la misère inconsciente, la résignation, croupissent ceux dont la situation matérielle est précaire, dont le salaire est bas, ne leur permet pas de s'instruire, ne crée chez ces parias ni de nouveaux besoins, ni conséquemment la nécessité d'y pourvoir ; que la misère consciente, la révolte, se trouve parmi les moins malheureux, dont le salaire relativement élevé, leur facilite l'acquisition du savoir, développe leurs désirs, et l'impérieuse volonté de les satisfaire.

C'est en considération de ceci qu'au sujet de la géométrie, je suis totalement de l'avis de Paraf-Javal. Quand on la connaît, on discute mieux, on persuade mieux ; quand on est persuadé que le mal existe,

que pour instaurer le bien en ses lieu et place, la révolution s'impose, on l'accomplit. Donc, la géométrie est utile à la révolution, parfaitement «... cela et le reste... » (je serais reconnaissant à Paraf-Javal de me faire savoir s'il voudrait bien me procurer le traité de Pascal qu'il nous a cité.)

Cependant, si la méthode des mathématiques conduit invariablement à un résultat précis et exact dans l'ordre matériel, je réitère qu'elle n'est pas applicable à tous les phénomènes d'ordre moral. Tout simplement parce que les causes en sont non seulement difficiles à saisir, mais très souvent insaisissables, indéfinissables ; des contingences nombreuses, impondérables, se greffent les unes aux autres, modifient, différencient les facteurs d'un effet donné, comparativement à un effet et à des causes qui, à l'esprit humain, apparaissent semblables. En bien des cas, on substituera avec avantage, le raisonnement d'intuition qui, en somme n'exclut pas la logique.

Il est au-dessus de la compétence des mathématiciens, de calculer l'infinité quantitative d'ondes circulaires que provoque la chute d'une pierre dans un fleuve.

Mettions que ce fleuve c'est la société, et la pierre ce sont les syndicats. Amoncélés, ils pourront un jour endiguer nos cours...

Creuz.

P.-S. — Mon salaire n'étant pas suffisamment élevé, et 400 raisonnables kilomètres me séparant de « l'Emancipation », 38, rue de l'Eglise, je ne puis que formuler les plus vifs regrets de ne pouvant assister à la conférence de Paraf-Javal.

C.

A la Gloire de Blanqui

La commémoration du Vendredi dit saint, par les libres-penseurs parisiens a, cette année, dépassé l'habituel combat entre la tranche de jambon anticlérical et le quartier de morue chrétienne.

Voilà qui est bien. En effet, que signifie la grossière antiraticionnerie d'aucuns qui n'est, après tout, qu'un étalage de comptes de cuisine, bon tout au plus à faire « l'affaire » de quelques gargotiers j'm'enfoutistes.

La lutte pour déchristianisation du monde moderne se doit mener avec d'autres armes que des sandwiches plus ou moins frelatées.

C'est sur le terrain des idées que doit être menée la bataille mondiale qui devra, avec la chute de Dieu, amener l'avènement de l'Humanité.

Les rationalistes, cette fois, semblent l'avoir bien compris. La manifestation Blanqui, au Grand Orient, en est la preuve. Elle est la victoire de l'athée en révolte contre le croyant en prière ; le triomphe de l'Homme sur Jéhovah.

Cette glorification du toujours insurgé que fut Blanqui est véritablement instructive. Et il faut savoir gré à l'Action de l'avoir organisée. Ce fut vraiment la fête du Proletariat, venu là moins pour se gausser d'un culte désuet, en lequel il ne croit plus, du reste, depuis fort longtemps, que pour magnifier la belle et grande figure de Blanqui. Et cette magnification n'a rien de religieux. Quoique presque toute de sentiment, elle n'est pas moins logique, rationnelle, parce qu'évocatrice d'une vie irréprochable, de la vie de Blanqui, toute consacrée au triomphe de la Révolution sociale.

Certes, il y aurait bien des choses à dire sur Blanqui. Son patriotisme, par exemple, ce patriotisme auquel nous ne croyons plus lui pourrait être reproché, par qui ne tiendrait pas compte du temps où vivait le « Vieux ». Mais, peut-on imputer à crime ce qui ne fut, après tout, qu'un mal de l'époque. Autant biffer de l'histoire révolutionnaire les quarante-huitards, parce que théâtraux et christolâtres !

Blanqui formula en deux mots ce qui sera comme l'Evangile des jours à venir : « **Ni Dieu, ni maître !** » Ce mot, devise pour tous les jours de ceux qui mènent le combat de la loi contre la grâce, de la raison contre le dogme, de l'individualisme contre la tyrannie, qu'elle vienne d'une oligarchie ou d'une populace, d'un seul ou d'une multitude — ce mot redempteur, c'est le titre même du journal de Blanqui, c'est le cri de ralliement qui convient aux libres-penseurs, l'appel aux armes de la Raison et de la lumière contre les Bêtes de la « Nuit : **Ni Dieu, ni Maître !** »

A la manifestation Blanqui assistaient beaucoup de femmes. Et, c'est une femme, la citoyenne Nelly Roussel, qui parla la première et tint un langage que nous voudrions entendre sortir de la bouche de toutes les féministes. Le féminisme de Mme Nelly Roussel, d'après ce que j'en ai pu juger, chaque fois que je l'ai entendue ou lue, ne m'a point paru semblable aux billevesées de certaines frondeuses et dont les camarades purent, ici même, trouver quelques échantillons.

La parole fut donnée à Laurent Tailhade qui, de suite posa, précisa la grande figure du pâle prisonnier du Mont Saint-Michel. S'élevait il précisa le rôle de Blanqui : « **Ni Dieu, ni Maître !** Voilà notre symbole définitif, notre symbole à nous tous qui, détiés « enfin de l'aveuglement héréditaire, progressons vers la justice et la clarté par ce chemin sublime, par cette voie sacrée de la Révolution que nos pères ont fertilisée de leurs sueurs et consacrée de leurs tombeaux à nous qui voulons déchristianiser le monde et l'arracher à ce que Proudhon nommait prophétiquement « la race des esclaves » !

« Ce mot brise la servitude et la servilité. « Ce mot affranchit l'homme des ténèbres « que les religions, épaississaient autour de lui ; il brise le pouvoir exécuté de la soldatesque et de la prêtraille, du pandour et du sorcier. Il culbute dans la fange l'autel et le comptoir. Il fait descendre le juge de son tribunal inhumain, le prêtre de sa chaire, qu'empestent la simonie et l'imposture, afin de recréer l'Univers, de conduire les peuples fraternels, vers la

« terre promise du droit et du bonheur. Il « anéantit la famille abjecte instaurée à son « image par le hideux catholicisme, la famille « mille scélérats où la femme est la chose « du mari, les enfants du père, où, pour « abêtir la naissante énergie et prostituer « au culte de la mort les races à venir, le « fort domine sur le faible sans contrôle ni « pitié et renoue au foyer cette chaîne de « misère, d'esclavage, d'imposture et de « vol qu'ont durcie aussi bien dans la cathédrale que sur la place publique la trinité « mangeuse d'hommes, la trinité du riche, « du prêtre et du soldat. !

« C'est pour avoir inscrit cette légende : « **Ni Dieu, ni Maître**, au portique des temps « nouveaux que nous fêtons la stoïque mémoire de Blanqui. **Ni Dieu, ni Maître !** « c'est le vœu de Goethe mourant : « **Tous « jours plus de lumière** » qui s'incarne et se « réalise dans l'homme des temps nouveaux, dans l'ascension du peuple vers la « joie et vers la liberté. »

Et, c'est l'histoire de la vie de « l'Enfermé » que retrace Laurent Tailhade. Il nous le montre, héritier d'Anacharsis Clovis et de Gracchus Babeuf, ardemment révolutionnaire, conspirateur comme on l'était à la curieuse époque des *carbonari* ; au moment où tombèrent, sous le clair acier de la guillotine, les quatre sergents de la Rochelle ; puis à l'époque qui suivit la révolution bourgeoise de 1830 ; celle de 48 et la Commune. Blanqui, non seulement eut à combattre les maîtres du jour, mais fut en butte aux injures des Barbès, Louis Blanc et autres arrivistes, dignes prédécesseurs du baron Millerand et du sieur Doumer.

Blanqui fut patriote, mais non nationaliste ; et, il fut aux barbes rochefortistes une certaine dose de culot pour le revendiquer. Blanqui n'appartient pas aux « vascagateurs » mais à la Révolution. La France qu'il aime, ce n'est pas celle des Coppée, des Adelsward et du comte de Mun. C'est celle de Voltaire, de Danton, de Renan, celle qui considère comme un fils Schiller plutôt que Foutrique, Kropotkine plutôt que le général Mercier.

« Cette France, la nôtre, la France de « Voltaire, de Danton, de Michelet et de « Renan, contre la France des stupides « croisés, de la rampante noblesse et des « rois pervers, Blanqui lui voua son « génie et son labeur.

« Gardons-nous de confondre ce culte « pour la « patrie éternelle des révolutions » « avec les manigances des hommes obscurs « dont le civisme consiste à faire garder « par la terreur, blanche ou noire, leurs « coffres-forts et leur oisiveté.

« Et nous l'aimons aussi, comme l'aima « le fils du conventionnel, cette France « guerrière et charmante comme une Velleda de la Libre Pensée, comme une jeune « prêtresse du rationalisme et de la « vérité. Nous l'aimons pure et grande, la « vée enfin du christianisme, libre toute des « entraves du passé. Nous la voulons sans « dieu ni maître, annonçant à l'univers la « délivrance imminente, l'heure à jamais « bénie où la société moderne, avec ses pri- « vilèges, ses tares et ses crimes, titubante, « ruinée, s'écroulera comme ces villes maudites qui disparaissent en un jour dans les « tourbillons de flammes et les rouges téné- « bres de volcans ! »

C'est alors une magnifique évocation du génie scientifique de Blanqui, de « Blanqui continuant la rêverie platonicienne ».

L'Enfermé depuis 1881 a rendu son corps au creuset de la vie universelle. Mais il est de ceux qui ne meurent point tout entiers, car le sillon qu'il a creusé dans le champ social rien ne le peut combler, et les générations futures devant « l'Eternité par les astres » se pencheront plutôt qu'ils ne se découvriront devant le marbre de Puget-Théniers. La plus belle statue de Blanqui, a dit Laurent Tailhade, c'est celle qu'il s'est dressée lui-même. La démocratie bourgeoise de sa ville natale le peut statuer, elle ne parviendra jamais à rapetisser à son niveau le pèlerin social, le vivant drapeau des éternelles révoltes que fut le « Vieux ». Eux disparaîtront sans laisser de trace. Quand, sous l'effort humain aura croulé l'édifice capitaliste ; quand soudards, prêtres et géoliers seront murés sous la pierre tombale de l'oubli ; quand l'incendie aura purifié de leur souillure les villes du Présent ; que la Cité future verra s'épanouir la famille nouvelle, les mamans feront épeler aux balbutiants bébés de demain le nom du doux et énergique Blanqui, de l'apôtre des Temps Nouveaux, de Liberté et d'Amour, de celui qui jeta à la face du monde autoritaire et centraliste, sa prophétie : l'Anarchie, c'est l'Avenir de l'Humanité !

Louis Grandidier.

L'Organisation du bonheur⁽¹⁾

CHAPITRE III

L'ABSURDITÉ DE LA PROPRIÉTÉ

(Suite)

Conséquences de l'absurdité de l'idée subjective de la propriété. — L'argent

(Suite)

L'argent étant une conséquence de l'idée de propriété, l'usage de l'argent semble tout à fait logique aux inconscients qui admettent *a priori* cette idée. Ces inconscients ne peuvent ne peuvent pas plus concevoir une organisation sociale sans argent qu'un dévot, admettant *a priori* la divinité, ne peut concevoir cette organisation sans culte ni prières.

Il en est autrement si l'on raisonne *a posteriori*. Dans ce cas, l'ineptie du préjugé divinisé peut être démontrée et, par suite, celle du culte et des prières. Dans ce cas, la propriété peut être démontrée préjugé et, dès lors, les usages qui en dérivent cessent d'avoir leur raison d'être. Les pratiques monétaires semblent aussi folles à l'individu dégagé de croyance à la propriété que les pratiques cultuelles à l'athée.

(1) Voir le *Libéraire* à partir du 29 août 1903.

On le voit, c'est le principe qui convient de mettre en cause et que l'on perd généralement de vue dans les discussions. Au point où nous en sommes arrivés, il est impossible de discuter la question de l'argent comme si nous admettions la légitimité de la propriété que nous venons de démontrer illégitime. Cette légitimité une fois contestée et rejetée, il devient impossible de légitimer le culte de la propriété en général et en particulier, l'une des pratiques de ce culte, l'argent.

Cela est si vrai, qu'à ces conditions, la démonstration de l'absurdité de l'argent peut se faire, même en se plaçant au point de vue de l'imbécile qui croit à la loi.

Je fais un travail. Ce travail fait, je vais à la paye. Or, je suis supposé connaître le code. Je suis supposé savoir que certain article portant certain numéro punit tout individu qui délient ce qui a été pris et le donne en paiement. Qui que tu sois qui me donnes une pièce de monnaie, je veux savoir si elle t'appartient. L'imbécile qui croit à la loi doit en exiger l'application à quiconque l'enfreint.

Qu'est-ce qu'une pièce de monnaie ? C'est de la substance traitée. A cette substance, comme à tout autre, il est impossible d'attacher logiquement une idée quelconque de propriété. Toi, qui veux me payer mon travail, sais-tu que la substance argent sortie de la poche, n'y serait pas si quelques uns, un jour, n'avaient débuté par PRENDRE DANS LA TERRE, les minerais qu'on a ensuite traités pour opérer leur transformation en monnaie. Nous pourrions à ce sujet, refaire les raisonnements antérieurs et montrer les innombrables mouvements nécessaires pour que la substance brute (minerai), soit transformée en substance traitée (monnaie). Ces mouvements sont aussi nombreux que ceux nécessaires à la transformation de la houille en gaz d'éclairage et les mêmes questions se posent.

Toi, qui veux me payer mon travail ou des produits, tu ne peux prouver que mon travail soit payable, que ces produits soient miens, et que ton argent t'appartienne. La substance argent que tu m'offres en paiement se trouve entre tes mains, parce qu'autrefois des yeux l'ont vue et qu'autrefois des mains se sont refermées sur elle. Quel est le fond de l'idée de propriété. *Quelle chose est considérée comme étant à un tel, parce que, quelque part, à un moment donné, quelques-uns l'ont pris et l'ont passé à d'autres.* Nous sommes assez sots pour oublier cette PRISE INITIALE, unique légitimation de l'absurdité propriétaire et capitaliste. Pas de propriété sans prise initiale. Prenons l'argent, prenons la terre, nous en serons propriétaires. D'autres le sont aujourd'hui, non à bon droit, non dans un intérêt social, mais parce que leurs contemporains sont assez bêtes pour les considérer comme tels et pour aliéner la substance universelle au lieu de la faire circuler suivant les besoins. (A suivre). Paraf-Javal.

Ne touchez pas à la Reine

Il ne fait pas bon s'en prendre aux illustrations du féminisme, même lorsqu'on les trouve en train de vous faire dire le contraire de votre pensée, ainsi qu'il est advenu pour Mlle Gatti de Gamond. Malgré cela, Godet veut bien me reconnaître quelque intelligence, je n'en dirai pas autant de lui. Ce vieux lulteur, devant lequel s'incline mon respect de jeune néophyte, veut absolument conduire la discussion sur le terrain personnel.

Nous pourrions le satisfaire et commenter agréablement ses états de service. Le débutant que je suis pourrait demander au mari de Mme Nelly Roussel depuis combien de temps il milite et quel est sa participation exacte à la lutte sociale.

Mais je préfère démontrer comment les politiciens escamotent notre bêtise pour esquiver plus sûrement la discussion des idées. Godet pense-t-il trouver dans les lecteurs du *Libéraire* la même mentalité que dans le troupeau électoral qui fréquente d'ordinaire ? Nous lui demandons des faits, il répond par des pilreries et trouve, dans mes articles, des inexactitudes flagrantes.

Il se garde bien de le signaler, et pour cause Godet ne se contente pas de bêtifier, il allègre encore la vérité lorsqu'il affirme que j'obtiens de mes contradicteurs une argumentation précise. Je n'ai jamais obtenu de Mme Nelly Roussel que des réponses qui se résument ainsi : « Duchmann est de mon avis bien que mon avis soit le contraire du sien. C'est pourquoi il est féministe sans le savoir. »

Cette façon de discuter devient, à la fin, tout à fait ridicule. Après son apologie enthousiaste du suffrage universel, publiée par la *Fronde* et reproduite par le *Libéraire*, Mme Nelly Roussel nous fait savoir par l'organe de son mari, qu'elle n'a jamais admiré quoique ce soit dans la loi électorale, mais qu'elle revendique le droit de voter afin de laisser la femme libre de s'en servir ou non. Pour la *Fronde*, elle reste sans réserve partisan du suffrage des femmes. Pour le *Libéraire* elle n'y tient pas plus que cela. C'est ce que l'inséparable Godet appelle sans doute des arguments précis.

Un moyen est bon ou il ne l'est pas. Si Mme Nelly Roussel n'admire pas le suffrage universel c'est qu'elle en reconnaît les conséquences détestables et son devoir consiste à le combattre comme impropre et malfaisant. Si nous la trouvons au contraire en train de travailler à le conquérir c'est qu'elle veut en faire quelque chose. Je ne sortirai pas de là et je ne puis m'empêcher de dire qu'il y a dans ces incohérences voulues, dans ces détours et dans ces restrictions, une absolue similitude avec les procédés de discussion que je trouve dans les propositions du R.P. Gury, traduites et commentées par Paul Bert, dans sa *Morale des Jésuites*.

Ne touchez pas à la reine ! Ne touchez pas au pontifes !

Voilà bien autre chose. Dans *Régénération*, le journal des Néo-malthusianistes, un « puits de science » me prend assez sottement à partie. Sans le consulter préalablement, j'ai eu l'audace d'écrire que la grève des ventres se pratiquait autour de nous d'une façon presque visible et sans rien changer à notre situation. Les mères de famille font bien ce qu'elles peuvent, pour éviter une trop nombreuse progéniture, malheureusement les conditions actuelles de l'existence, favorable à la femme bourgeoise, mettent presque toujours l'ouvrière dans l'impossibilité matérielle et morale de prendre les soins nécessaires. Le salaire de la semaine ne permet pas de faire face aux dépenses inévitables, encore moins d'acheter des préservatifs ni mêmes les brochures de Paul Robin.

Je disais en outre que les salaires, établis sur une base très rigoureuse diminueraient fatalement en cas de besoins moins grands. Les capitalistes ne sont pas assez naïfs pour lâcher la bride aussi bénévolement au bétail humain qu'ils exploitent.

De ces réflexions suggérées par l'observation des faits soumis quotidiennement à notre appréciation, et aussi parce que j'ai démontré combien la tactique de la grève des ventres s'accordait peu avec l'argument de la rétribution du travail maternel, le « puits de science » de *Régénération* conclut que je n'ai ni ni garnier, ni Stuart Mill, ni ses brochures à lui.

Quoi, je ne produis pas le moindre texte, la plus petite citation à l'appui de mes dires ! Les faits ne sont rien lorsqu'on est scientifique et qu'on jougle victorieusement avec les économistes et les savants. Je me permettrai donc de citer un auteur cher à *Régénération* qui blâme dans sa colonne de gauche ce qu'elle approuve dans celle de droite : « C'est la société avec ses conventions stupides et injustes, qui conduit la fille mère, la veuve, la prolétaire à se débarrasser de son fœtus ; c'est elle la marâtre, plus cruelle encore que la Nature dont les lois, sont immuables, inexorables et nullement modifiables par l'homme. » Ces lignes, extraites d'une lettre de M. Jean Darrieu, sont publiées par *Régénération*.

C'est donc bien la Société qu'il importe de modifier et non la Nature aux lois immuables. Cela revient exactement à ce que je disais moi-même sous une autre forme.

Il reste entendu, je le répète pour éviter d'équivoquer, perte de vue, que la femme restera libre de procréer à son gré. Mais la question n'est pas là : Quelle veuille engendrer ou non, qu'elle soit stérile ou trop féconde, la femme doit pouvoir vivre et manifester entièrement son individualité sans se trouver dans la nécessité de calculer le résultat de ses actes naturels. Autrement dit, ce ne sont pas nos besoins, nos exigences légitimes qu'il faut restreindre, c'est la possibilité de les satisfaire pleinement qu'il faut conquérir.

S'il était absolument nécessaire de « corriger » la Nature, nous pourrions le tenter plus tard, lorsque nos conceptions ne seront plus faussées par les influences arbitraires que nous subissons du fait de la société, mais je conteste que la grève des ventres soit un moyen pratique de s'affranchir. En la pratiquant sur une très vaste échelle, la femme bourgeoise n'y gagne plus qu'un bien être relatif et reste malgré tout enchaînée, soumise aux exigences de son milieu. Ce n'est pas parce qu'il y a beaucoup d'enfants que la misère existe. Avec le système actuel, la misère serait aussi grande dans une population moins dense, et c'est parce que cette misère voulue, provoquée, entretenue, exploitée, n'a pas en sa possession le temps, ni la raison, ni les moyens de restreindre à production, que les enfants pullulent partout où elle se manifeste. Il n'est pas nécessaire d'avoir le cerveau bourré de citations pour s'en apercevoir.

Il est préférable de se baser sur les faits. C'est ce que nous ferons pour notre étude féminine. L'appel adressé aux femmes par le *Libéraire* a été entendu et nous pourrions bientôt commencer la publication de nos documents pris sur le vif. Nous prévenons nos collaboratrices que nous ne leur demandons pas un travail d'imagination, mais bien des faits réels et vécus, c'est à dire de la vie dans la famille et dans l'atelier. Rien ne doit être oublié parmi les petits détails qui rendent parfois l'existence si douloureuse. Nous voulons produire un travail de conscience et de sincérité sur lequel on pourra se baser pour parler avec exactitude du sort de la femme, de son gain, de ses aptitudes, de ses plaisirs et de ses souffrances.

Camarades, faites lire le *Libéraire* à vos compagnes ! Henri Duchmann

ERRATA

Dans notre dernier numéro, l'article paru sous la rubrique « *Féminisme* » a été, par erreur, signé : Fernand Paul, au lieu de « *Mme Gil Baer* », auteur de l'article. En outre, quelques coquilles se sont glissées de nature à changer le sens de certaines phrases : notamment les suivantes, la dernière phrase : Qui, il y a des femmes qui se plaignent, etc., doit être mise dans la bouche des mères bourgeoises, et, en continuation de la phrase qui précède « Les femmes ne doivent pas sortir de leur sphère », etc. Cette phrase n'est pas la pensée de Mme Gil Baer. C'est une citation.

A la 12^e ligne de la 2^e colonne il y a : Chaque loi discrète... C'est désuète qu'il faut lire.

Plus loin Mme Gil Baer, parlant des nouvelles générations, des patronages, etc., disait : Ce n'est pas aux hommes qu'il faut s'adresser — parlant des hommes en général, au sens générique du mot ; et, par rapport aux enfants, au lieu de : « Ce n'est pas aux femmes qu'il faut s'adresser ». Comme on le voit, c'est tout le contraire de la pensée de l'auteur.

LIVRES A LIRE

LA CELLULE ET SES FONCTIONS

Résumé de cytologie (1) générale

Tout ce qui vit n'est que cellules. Il n'est guère douloureux qu'il y a eu autrefois, et il est possible qu'il existe encore aujourd'hui des masses protoplasmiques vivantes, sans formes ni dimensions définies, non encore différenciées en cellules. Mais, cela mis à part, on peut dire que la cellule est l'unité organique universelle. Nous proposons de la définir de la manière suivante qui nous paraît bien rendre ce qu'il y a d'essentiel dans sa conception. La cellule est l'organe protoplasmique le plus simple qui, ayant une forme propre et une taille déterminée, soit capable de vivre seul, ou n'ait besoin de s'associer qu'à ses semblables pour former des êtres capables de vie indépendante. Elle constitue à elle seule les êtres simples dits unicellulaires et en se multipliant, elle forme les plus compliqués. Même les parties qui, chez les uns et les autres, semblent le plus étrangères à la nature dérivent d'elle. Nous montrerons, en temps et lieu, que les capsules, les coquilles, les masses gélatineuses ou divers protozoaires abritent leur corps, que la substance fondamentale du cartilage et des os des métazoaires, et la partie liquide de leur sang, etc., que tout cela n'est que produits cellulaires de natures variées ; en sorte que tout ce qui, chez les êtres vivants, n'est pas directement cellule, dérive de la cellule.

On conçoit, dès lors, que l'état de la cellule en général est le préliminaire obligé de tout ouvrage de cytologie.

Nous étudierons donc d'abord la cellule et ses fonctions : mouvements, sécrétion, assimilation, accroissement, division, conjugaison. Après cela, nous serons en état

(1) Science de la cellule.

d'aborder l'étude des métazoaires. Mais pour les métazoaires, il n'en est pas tout à fait de même, car chez eux les cellules s'associent en tissus et, pour cela, se différencient dans des sens très variés, se spécialisant de manière à mieux accomplir certaines de leurs fonctions générales, mais dégénéral d'un autre côté au point de ne pouvoir vivre seules, sans le secours des autres cellules de l'organisme. Ses différenciations spéciales, si utiles à l'ensemble, sont fatales aux éléments qui les subissent, en ce sens qu'elles suppriment la capacité de reproduction indéfinie qu'ils possédaient auparavant. Il en résulte qu'en se perfectionnant, l'organisme cellulaire se condamne à mort, et ce serait en même temps la mort de l'espèce, si certains de ses éléments ne restaient indifférenciés et capables de survivre et de reproduire l'être entier, ou plutôt ne se différencient dans un sens tout particulier pour mieux assurer sa reproduction. C'est là l'origine des éléments reproducteurs, dont les plus simples sont les spores.

D'autre part, c'est un fait général, presque universel chez les êtres vivants, que, de temps en temps, deux individus se fusionnent en un seul. Toute la race acquiert, de ce fait, un regain de vie et d'activité. Chez les protozoaires, cette fusion est facile, puisqu'ils sont réduits à une seule cellule : elle constitue leur conjugaison. Chez les métazoaires, les conjugaisons des deux corps pluricellulaires, cellule à cellule, serait impossible ; aussi prend-elle place, dans leur cycle évolutif, au moment où ils sont unicellulaires, c'est-à-dire représentés par leur élément reproducteur. La conjugaison des éléments sexuels devient la fécondation...

Yves Delage et Edgar Hérouard.

Extrait du « Traité de Zoologie concrète », par Yves Delage et Edgar Hérouard. Tome I. La cellule et les protozoaires. — Schleicher frères, éditeurs, Paris.

Sous ce titre bizarre « Zoologie concrète », on trouvera le résultat d'un gros effort de compilation des connaissances actuelles en zoologie. L'ouvrage est cher et hors de portée des bourses des camarades. Il est à consulter dans les bibliothèques... (Dans celles qui le possèdent naturellement).

Un Congrès Antimilitariste

Nos amis de Hollande, Domela Nieuwenhuis en tête, ont pris l'initiative d'un congrès antimilitariste international, dans ce but, ils viennent de lancer l'appel ci-dessous qui s'adresse aux personnes de cœur et d'intelligence de tous pays. Nous ne saurions trop engager les groupements à s'y faire représenter, et les individualités qui le peuvent à y aller.

CAMARADES !

Les groupes, syndicats et sociétés, ci-dessous nommés, lancent un appel à toutes les organisations et groupes similaires dans les divers pays visant le même but, de même qu'aux personnes en particulier qui s'intéressent et sympathisent avec nous pour qu'elles viennent ou se fassent représenter en grand nombre au

CONGRES ANTIMILITARISTE INTERNATIONAL

qui aura lieu à Amsterdam les 26, 27 et 28 juin. Tout être réfléchi considère la guerre que nos dirigeants emploient de nos jours, pour résoudre les conflits entre peuples, comme un restant atavique du Moyen-Âge, et de plus comme un fait anachronique pour notre siècle, en lutte flagrante avec le bon sens.

Tous les hommes de bonne foi désapprouvent la guerre en la considérant comme une contradiction envers les tout premiers principes humanitaires de notre temps.

Désapprouver la guerre ne suffit pas, tout premier nous devons désapprouver les préparatifs en temps de paix qui ne sont pas moins meurtriers, et cela pour démontrer la fausseté flagrante de ce dicton vermoulu :

« Si vous voulez la paix, préparez-vous à la guerre. »

Annuellement on amasse millions sur millions pour les jeter dans la gueule de ce monstre dévorant : Le Militarisme.

Malgré les belles tirades d'arbitrage pacifique naguère à la mode aux fameuses Conférences de la Paix tous ces soi-disant amis de la paix dans leur fonction d'Empereurs, de diplomates et de politiciens, malgré toute leur comédie de témoignage de paix le mal empire au lieu de se restreindre. En vérité, que voyons-nous ? Le budget de la guerre et de la marine de chaque nation ne fait que croître au lieu de cesser, de la sorte les peuples tournent le dos au désarmement souhaité et promis pour créer au contraire la plus sottise des réalités qui ne peut moins faire que d'aboutir à la décadence et à la barbarie de ces mêmes peuples. Le système de la paix armée est le plus cher de tous et aucune puissance n'ose prendre sur elle l'initiative d'un désarmement proportionnel, sinon complet. L'une se méfie de l'autre, ironie des choses, où en sommes-nous avec tous ces témoignages d'amitié et tous ces embrassements entre tous ces princes couronnés ou à couronner ? Que dit la presse qui a encensé les souverains en voyage où sont nos plumeaux qui ont trempé dans les intentions des rois d'Angleterre et d'Italie ? Assés de louanges et de fausses prophéties, faisons entendre le glas funèbre. Leur musique paradisiaque s'est tue, faisons entendre la nôtre, et prouvons, nous, notre sincérité à côté de leur hypocrisie.

Le militarisme est le dernier rempart sur lequel s'appuie le Capitalisme ; car ne voyons-nous pas dans chaque grève, comment les gouvernements, tant Empires que Royautés et Républiques, sont tout de suite prêts à faire intervenir la raison de la baïonnette ? Ne font-ils même pas remplir le rôle de suppléants aux soldats en toute occasion envers les grévistes ?

Raison de plus pour combattre le militarisme jusque dans sa racine et l'attaquant de bas en haut, n'ayant rien à attendre si nous comptons sur les bons sentiments des chefs. Non, c'est au simple soldat que nous allons nous adresser.

Que nous importe que les armées hiérarchisées du jour soient remplacées par des armées dites populaires comme en Suisse ! Le mal reste le même. Pas de transformation donc, mais suppression radicale du mal. Non le véritable ennemi est celui qui est le maître économique. Il faut que s'élève une énergique protestation du Monde entier, partant du sein du peuple, des travailleurs, autant de ceux du cerveau à tant par mois que des manuels à tant par heure ou par semaine, afin que les gouvernements voient que le jeu est pris au sérieux et qu'eux, peuple et fils du peuple séculaire, n'admettent plus d'être bernés et conduits en troupeau comme du bétail vers

l'abattoir ainsi qu'on a pratiqué avec lui (peuple) jusqu'ici.

Nous posons comme clause et condition première que tout participant au Congrès doit pouvoir souscrire cette devise concrète :

Pas un homme, pas un centime (pour servir) au militarisme.

Nous comptons sur l'appui et la collaboration de tous les véritables amis de la paix et par contre acharnés ennemis de la guerre. En premier lieu et au premier rang nous comptons sur les travailleurs, attendu que rien n'est plus contradictoire que les expressions « travail productif » et « guerre ». Faites que notre Congrès en perspective soit pris au sérieux, discuté et commenté par vous, travailleurs de tout ordre ; envoyez surtout votre témoignage d'adhésion si vous avez véritablement à cœur de combattre le parasitisme ; venez pour prendre part à nos délibérations communes et là nous nous consulterons pour trouver le plus sûr moyen d'atteindre ce monstre au cœur. Il le faut, car ce sera caractéristique, parce que les dites Conférences de la Paix des princes et diplomates eurent lieu en Hollande (La Haye) et cette comédie fut suivie de la guerre Sud-Africaine — certes la meilleure preuve d'hypocrisie — pour et par ce motif seul, notre devoir impératif consiste en ce que la véritable Conférence de la Paix doit avoir lieu dans le même pays, assez regrettable qu'il ne soit pas possible dans la même ville et dans le même palais.

Faites que nous ne soyons pas désappointés, montrez qui vous êtes et ce que vous voulez, mais pour cela venez en grand nombre de toutes parts et là nous nous serrerons une main fraternelle, nouvelle croisade plus sublime que celle que prêcha Pierre l'Ermite, malgré les différences de langues et la difficulté d'expressions de chaque pays. Discutons-y profondément et franchement les moyens qui peuvent et doivent être mis en action pour arrêter dans sa marche macabrement meurtrière le militarisme sans cesse grandissant.

Que tous ceux qui se disent antimilitaristes nous donnent la preuve qu'ils le sont en réalité, que chacun nous apporte sa propre note avec la résolution que l'émancipation libératrice doit partir d'ici et le tocsin contre le parasitisme suivra sous peu.

Et pour prouver que nous ne prenons pas ce sujet à la légère, afin que les pouvoirs soient obligés de tenir compte de notre volonté et de notre action, sachons montrer que nous savons mettre les petits points de litiges de côté quand il le faut. Ne vous demandez pas de qui part l'initiative de ce Congrès, mais que chacun se dise : Il doit être décidé quelque chose et je veux prendre part à ce qu'on va y résoudre.

Point essentiel, le militarisme doit être miné, sapé jusqu'à sa base, là-dessus nous sommes et devons être tous d'accord : « Qui veut le but, veut les moyens ».

En avant, hommes et femmes de cœur, sous la devise : A bas le Militarisme !

Faites que vos remarques et sujets proposés pour la discussion soient connus au secrétaire du Comité avant le 7 mai, afin que l'ordre du jour n'ait pas à être trop retouché, surcharge de besogne inutile.

Dr. Louis A. Bahler, pasteur ; J. W. Bonnet Sr. ; F. Domela Nieuwenhuis ; G. van Erkel, secrétaire du Secrétariat national du Travail ; Dr. F. van Eeden ; H. Kolthek Jr. ; P. Koppe ; P. H. Meijer ; N. J. C. Schermerhorn, pasteur ; N. M. Wink ; M. de Boer, Trésorier, Da Costakade, 40, Amsterdam.

S'adresser à F. Domela Nieuwenhuis, 12, Schoonkloan — Hilversum (Hollande).

Le Théâtre

Monsieur René Fauchois vient de faire représenter au «Nouveau Théâtre une pièce en trois actes : *L'Exode*. C'est un long plaidoyer écrit dans une langue vibrante et forte en faveur de la race juive, mais dont les développements, mis à la scène, absorbent entièrement le côté spectacle, au détriment de l'action.

Au premier acte, nous sommes dans le salon de Henri Dumont, député et président d'une ligue antisémite. Tour à tour, chez lui, défilent les types les plus divers de la comédie sociale. Un vieux prêtre représente l'Eglise avec ses nobles des et ses gémissements ; un général incarne le devoir et la loyauté (c'est la spécialité de cet emploi et ça fait bien sur les tréteaux) ; un rabbin visqueux et sale, dans un dialogue piquant avec le curé de tout à l'heure où les deux compères s'entendent comme cochons en foire, expose les avantages que retirent les églises des persécutions religieuses.

Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes antiques lorsque apparaît, le jeune François Dumont, fils du premier, retour de Rome pour annoncer à ses parents son intention d'épouser une jeune fille juive : Rachel Philipponn (attrape Donnay !)

Tableau ! Le papa ne veut rien savoir, la maman encore moins, si bien que le jeune homme abandonne la maison, non sans avoir dit à son paternel ses quatre vérités.

Ce premier acte est parfait et la pièce aurait pu aller loin si l'on ne nous avait transporté dans une réunion publique : alors plus moyen de s'entendre et nous avons perdu une heure à écouter les idées d'un Monsieur Lefort sur les juifs contrédites par le jeune Dumont et son ami Moïse.

Un juif russe qui pourrait bien être le vieux Polonais raconte les atrocités commises à Kitchineff, massacres qui ensanglantèrent cette ville et tout finit dans une apothéose de coups de poings.

Au troisième acte, François vient chez le père de Rachel solliciter la main de sa fille. Nouveau conflit car celui-ci ne peut décernement consentir à une union entre les siens et la famille de l'agitateur antisémite ; les jeunes gens décident de partir tous deux — l'Exode — symbole de la future disparition des races par l'universelle fusion.

Après *Le Retour de Jérusalem* et *l'Exode*, œuvres d'analyses, *Exode* vient en synthèse fermer par sa théorie d'apaisement le cycle dans lequel se concentre le problème sémite.

Les idées généreuses développées par René Fauchois n'ont de chance de se réaliser qu'autant que les individus se seront transformés et qu'ils auront réussi à abattre les frontières morales que des siècles d'erreurs et de préjugés ont contribué à dresser entre eux.

L'Exode a été assez bien joué par une troupe jeune et sans cohésion, Gémier s'y est montré un peu trop style « Ambigu » dans la scène du deuxième acte. Pollet a apporté au personnage de François Dumont toute la fougue de sa jeunesse.

Robert Lagrange, qui fut des fondateurs du théâtre d'Art social s'est montré excellent orateur de réunion publique. Mademoiselle Tailhade fut également très bien dans un rôle trop court.

Théâtre de l'Œuvre. — *Rosmersholm* et *Le Petit Eyolf*, d'Ibsen.

Nous avions eu auparavant, dans la même salle, quelques représentations de *Rosmersholm* et du *Petit Eyolf*. Ces deux pièces d'Ibsen sont trop connues aujourd'hui pour qu'une nouvelle analyse soit nécessaire ici. Elles ont été jouées par une troupe convaincue avec la sérénité qu'exigent les œuvres du dramaturge norvégien. L'agné-Poë officiait et nous a fait regretter l'absence de Suzanne Després comme assistant. P.B.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu le second numéro de la Bibliothèque révolutionnaire, éditée en langue tchèque en Bohême, par le camarade St. K. Neumann, à Prague, Alsace, 45. Tous les mois paraît un volume. Le premier paru a été « l'individualité de Sines dans le mouvement anarchiste », par Louis Fallot; le second volume que nous venons de recevoir, est une nouvelle de Frana Stramek.

Le prix de chaque numéro est de 0 fr. 50. De Brésil, de Rio-de-Janeiro nous arrive une nouvelle revue mensuelle anarchiste-individualiste écrit en portugais. Son titre est *Kultur*, son adresse : Elysio de Carvalho, 204, rua Riachuelo-Rio-de-Janeiro Brésil. Son premier numéro paru le 1^{er} mars contient une étude intéressante sur l'anarchisme au Brésil, qui continuera dans les numéros prochains.

AGITATION

PARIS

Jeunesse syndicaliste de Paris. — Quelques jeunes compagnons libertaires, convaincus de l'efficacité de l'action syndicale, viennent de constituer un groupe spécial qui se consacrera à l'étude des questions syndicalistes, et à leur propagation dans les milieux ouvriers.

N'est-ce pas faire œuvre utile, disent-ils dans une déclaration de principes, que d'initier ceux qui, dans un temps rapproché, porteront la bonne parole dans la masse des exploités.

N'est-il pas urgent que la génération future pense par elle-même et agisse par elle-même pour ne plus être à la merci des pêcheurs en eau trouble...

N'est-il pas nécessaire qu'une digue soit opposée aux menées chauvines et religieuses que la bourgeoisie perpétue journellement dans son besoin d'exploitation.

Les jeunes camarades parisiens qui ne croient pas que l'action anarchiste consiste seulement en cris, feront bien d'adhérer à ce groupe nouveau dont les réunions ont lieu 1 bis, boulevard Magenta.

LES GREVES

Les ouvriers que doit protéger et avantager la loi Millerand continuent à ne pas se trouver fort heureux de l'interprétation qu'en fait le patronat. De là les grèves qui furent signalées dans le dernier numéro du *Libéraire*.

Toute la région nord : Lille, Roubaix, Tourcoing, s'agite. C'est plus particulièrement dans le textile qu'il y a du mouvement.

Comme de bien entendu, la troupe est à, prête à marcher contre les grévistes.

Vendredi, il s'en est peu fallu qu'à Roubaix fut consommé un nouveau Fourmies. Et, s'il a été évité, ce n'est pas la faute du sieur Vincent, de son métier, préfet du Nord. Cette brute se balade par les rues en compagnie de porte-rapies de tous grades. Mais, les grévistes ne font pas plus attention à lui qu'à une épilure.

A Wignehies, les rattacheurs ont lâché le travail. Aussitôt, mise sur pied de la gendarmerie qui voudrait bien avoir l'occasion de se distinguer.

A Lys-les-Launoy, la grève a pris de l'extension jusque chez les ouvriers peaussiers. Quinze cents ouvriers chôment.

A Roubaix, Motte l'exploiteur franco-russe, s'est payé sa petite journée. Pour lui complaire, des charges de cavalerie ont eu lieu : les soldats ont bousculé, piétiné des femmes et des enfants.

A côté de cela, certains patrons roubaixiens ayant cédé aux demandes de leurs ouvriers, le travail a été repris dans une douzaine de maisons.

Les grévistes avaient fait apposer une affiche s'adressant aux soldats, la cellule judiciaire, domestique emprisonnée du capitalisme, a ouvert une procédure contre le Comité de la grève.

A Lille, vingt-cinq établissements sont touchés par le chômage.

Les ouvriers de l'usine des Anglais, à Reims, ont refusé de travailler de nuit. Ils se sont mis en grève. Une certaine agitation règne parmi les travailleurs du textile qui forment la majorité des ouvriers de la ville.

L'Union des travailleurs, syndicat rouge du textile de Reims, a publié un rapport, dû à notre camarade Bourguier où se trouvent examinés tous les points de la loi Millerand-Colliard. L'auteur du rapport le présente sous son vrai jour, une fumisterie ; et, il prouve combien son application a été vaine, le patronat s'arrangeant toujours pour la rendre inapplicable.

Ce rapport circule. Jusqu'ici les ouvriers rémois ne se remuent pas trop. Ils ont, du reste, été, étrillés il n'y a pas si longtemps. Et, ils hésitent. La Somme aussi marche. A Amiens, près de quatre mille tisseurs, teinturiers, et fileurs sont en grève ; à Ailly sur Somme, mille huit cent tisseurs ont quitté la besogne. Les soldats sont sur pied pour étouffer toute manifestation.

D'autre part, les ouvriers du port de Marseille qui étaient en grève viennent d'obtenir satisfaction. Ils ont repris le travail.

Les maçons de Roanne sont en grève. Ils réclament une augmentation de salaires.

ALLEMAGNE

Dans la nuit du 31 mars, des manifestations ont eu lieu à Berlin. Cela, à propos du départ d'un détachement de trois cents soldats qu'on expédiait dans le sud-ouest africain.

La foule voulait empêcher les soldats de partir. Des agents intervinrent qui furent reçus à coups de pierre.

La victoire resta à la police qui avait dégainé. Voilà une preuve de l'attachement populaire au militarisme. Que cela se renouvelle donc souvent. Les gouvernements hésiteraient à envoyer à la mort la chair à canon que sont les soldats. Ça ferait même réfléchir lesdits soldats qui, peut-être, se refuseraient aux sacrifices qu'impose le dieu Patrie.

AUTRICHE-HONGRIE

Pour se faire la main, sans doute, une cinquantaine de Croates qui venaient de tirer au sort se sont répandus dans le quartier juif, à Matleadorf, ont lancé des pierres contre les maisons, pillé des boutiques et frappé des passants à coups de couteaux.

Ces conscrits sont de la bonne graine d'assassins. La monarchie autrichienne peut compter sur eux pour la défense de ses privilèges.

BELGIQUE

Les journaux ont annoncé que notre camarade Thonar, arrêté à propos des bombes de Liège venait d'être remis en liberté. Les autorités cléopoldiennes se sont aperçues qu'il ne fallait pas aller trop loin dans la canaillerie. L'opinion publique protestant contre l'arrestation du compagnon Georges Thonar, on l'a relâché, tout en se faisant tirer l'oreille, non par sentiment de justice, mais par peur.

Quant aux autres arrêtés, on ne sait rien.

ESPAGNE

Ca ne va pas comme sur des roulettes, à Barcelone, à propos du voyage du roi.

Les autorités municipales et gouvernementales sont très embêtées quant à l'accueil qui pourra être fait à Alphonse XIII et à son Maura. Car, si d'un côté les carlistes ont décidé de ne pas manifester contre le roi, il n'en est pas de même des anarchistes et des républicains.

Cinquante et quelques meetings républicains doivent avoir lieu. Des manifestes rappellent les crimes de Montjuich. Les manifestes rappellent les crimes de Montjuich. Les manifestes rappellent les crimes de Montjuich.

Il n'y a que nos bons socialistes à la Pablo Iglesias qui ne bougent point. Le parti ouvrier est sage à Barcelone. Il est vrai qu'il compte pour si peu.

ETATS-UNIS

Les capitalistes nord-américains savent fort bien se défendre contre les revendications, justifiées, de leurs ouvriers.

Les tulleurs de New-York sont en grève depuis un mois pour obtenir la réduction des heures de travail. Ça ne fait pas l'affaire du patronat qui cherche, par tous les moyens, à étouffer la grève.

Voici ce qu'il vient de combiner. Un *lock-out* sera organisé dans tout le bâtiment si les tulleurs ne reprennent pas le travail. C'est la carte forcée. L'exploitation ou la mort. Les bandits patronaux n'en ont jamais d'autre.

RUSSIE

Il paraît que de nouveaux massacres de juifs sont imminents. Un sieur Krouchevan parcourt la Bessarabie en prêchant la croisade antisémite.

Les bourgeois israélites ont quitté Kischinef. D'autres juifs sont restés qui ont eu soin de se munir d'armes et de munitions.

A Hamel une bande de galvaudeux et de policiers déguisés ont attaqué des ouvriers israélites. Voilà bien l'antisémitisme sous son vrai jour.

Nous prions instamment les camarades de nous faire parvenir leur copie le MARDI SOIR AU PLUS TARD.

COMMUNICATIONS

Le *Pétard* est en vente chez les principaux librairies de Paris et de la banlieue.

L'abonnement aux dix numéros pour toute la France : 1 franc. — Rédaction et administration chez Lafond, 60, boulevard de Picpus, Paris.

Les camarades qui voudraient se charger de le répandre dans leur localité, le recevront au prix de 5 francs le cent, franco.

L'*Action théâtrale*, dimanche 10 avril, à deux heures, à l'Union Moufflard, concert et bal, vestiaire obligatoire : 0 fr. 40 centimes.

L'*Aube sociale*, 4, passage Davy (avenue de Saint-Ouen). — Vendredi 8, l'anarchisme aux Etats-Unis. Mercredi 13, conseil d'administration. Vendredi 15, D^r Poirier : l'hygiène sociale chez les abeilles avec projections.

Bibliothèque communiste du XV^e, salle Béal, 103, rue du Théâtre. — Réorganisation du groupe et campagne abstentionniste. Réunion les jeudis et samedis, à huit heures et demie du soir.

Causeries populaires du XVIII^e, 30, rue Muller. — Vendredi 8 avril, à huit heures et demie, cours d'espagnol. Lundi 11, causerie par le camarade Nergal sur l'évolution des mondes.

Causeries populaires de X^e et XI^e, cité d'Angoulême. — Mercredi 13 avril, à huit heures et demie, causerie sur l'œuvre de Rabelais, deuxième livre, Pantagruel.

L'*Education libre*, 26, rue Chapon, invite tous les camarades à profiter de la période électorale pour répandre la brochure : *L'absurdité de la politique*, de Paraf-Javal. Un franc le cent, port en sus.

On souscrit pour la brochure numéro 3 : *Déclaration d'Emile Henry*.

Tous les libertaires sont convoqués, vendredi 8 avril, salle Pienne, 92, rue des Archives, pour discuter sur la tactique à suivre pendant la période électorale.

Les Anticiviles. — Vendredi, à 8 h. 1/2 du soir, Salle Jules, 6, boulevard Magenta, causerie sur la *Fille Elisa*, pièce en trois actes, d'Ajalbert.

Groupe des abstentionnistes du III^e. — Fête familiale, samedi 9 avril, à huit heures et demie du soir, salle Bermond, 214, rue Saint-Martin.

Conférence sur les *anarchistes et la période électorale*. Concert avec le concours de Mmes Reval, Régina ; de MM. Henrius, Delso, le père Lapurge, Nicolai, Raphaël Coster, le groupe de la Marianne. Le camarade Maurice recitera la déclaration d'Etievant.

Vestiaire obligatoire : 0 fr. 30 centimes.

L'*Union Bellevilloise*, et du XX^e, 9, cité de Gènes (67, rue Julien-Lacroix). — Mercredi 6, causerie sur l'U. P. par G. Roussel. Samedi 9, l'analyse des vins (avec expériences), par Nicolai. Mercredi 13, la falsification des aliments, par un camarade. Vendredi 15, ouverture de l'école libéraire.

SAINT-DENIS. — *La Raison U. P.*, 14, rue de la Boulangerie, causerie tous les vendredis soirs, à huit heures et demie.

SAINT-OUEN. — Les camarades de Saint-Ouen sont convoqués salle Gizon, 78, avenue Michélet pour le vendredi 8 avril, à huit heures et demie du soir, afin de discuter sur la tactique à suivre durant la période électorale.

ROUBAIX. — Les camarades roubaixiens laissent la brochure *légitimation des actes de révolte*, de G. Etievant, à 5 francs le cent, port en plus. Ils vont rééditer la *Peste religieuse*, de Most et la laisseront à 10 francs le mille non pliée. Ecrire au compagnon Pierre Degreel, Palais du Travail, 8, rue du Pile, Roubaix.

BEZIERS. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à quatre et à huit heures du soir, au café Chabbert, place de la République, angle des avenues de Bédarieux et de Pézenas.

TOULOUSE. — Quelques camarades, pour se couer l'indifférence qui existe dans la région, invitent les militants toulousains à se réunir le dimanche 10 courant, à deux heures du soir, 4, rue de Solferino.

Organisation de la conférence Girault : protestation en faveur de nos camarades d'Alcala del Valle, constitution du groupe : l'*Humanité libre*.

MARSEILLE. — *Le milieu libre de Provence*. — Dimanche 10 avril, à cinq heures du soir, réunion de tous les adhérents. Communications diverses.

Plusieurs bulletins nous ayant été retournés par la poste, nous prions les camarades ayant changé d'adresse de bien vouloir nous en aviser.

NANTES. — Le groupe des Iconoclastes se réunit tous les samedis soirs, à 8 heures, place Sainte-Elisabeth, buvette du Ralliement.

SAINT-ETIENNE. — Les camarades de l'*Action directe* sont convoqués pour dimanche 10 avril, à 2 heures, café Jacquemond. Question du journal, etc. Urgent.

Nous prions instamment les camarades dont l'abonnement est expiré, de renouveler directement afin d'éviter les frais qu'entraîne le recouvrement par la Poste.

PETITE CORRESPONDANCE

Marcel Chevallereau, 3, Frich Saint-Hildevert, Louviers, demande l'adresse de Ch. Chambrier du groupe des chansonniers révolutionnaires.

G. Thibault, est prié de donner son adresse à Fautri, chez le camarade David, rue de la Salle d'Armes, Bourges.

Désiré Lens. — N'avons pas le « Père Peinard au Populo ».

Dussart Etienne. — Précisez ce que vous demandez : il y a plusieurs sortes de presses.

P. à Reims. — Vous êtes réabonné pour 6 mois.

Zisty. — Votre idée d'enquête est bonne, mais les résultats en sont presque toujours médiocres. Néanmoins, c'est à voir.

En vente au "Libéraire"

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière (M. Netllau)	0 10	0 15
Communisme et Anarchie (P. Kropotkin)	0 10	0 15
L'Absurdité de la politique (Paraf-Javal)	0 15	0 20
Libre examen (Paraf-Javal)	0 25	0 30
Les deux haricots, image par Paraf-Javal	0 10	0
La Substance universelle (Albert Bloch et Paraf-Javal)	1 25	1 40
Les Hommes de Révolution, par Michel Zévaco ; Jean Jaurès, Ern. Vaughan, J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gérauld-Richard. La livraison	0 15	0 15
Lueurs économiques (Jacques Sautarel)	0 25	0 25
Désenchantements (Jacques Sautarel)	0 30	0 50
Le Pacte (Jacques Sautarel)	0 50	0 65
Ballades Rouges (Emile Bans), préface de Laurent Tailhade, avant-propos de Paul Brulat ; couverture de Couturier	0 50	0 60
Fin de la Congrégation. — Commentaire de la Révolution (U. Gohier)	0 20	0 25
Morale anarchiste (Kropotkine)	0 15	0 20
Machinisme (Grave)	0 10	0 15
Panacée révolutionnaire (Grave)	0 10	0 15
Colonisation (Grave)	0 10	0 15
A mon frère le paysan (Reclus)	0 10	0 15
Entre paysans (Malatesta)	0 10	0 15
Militarisme (Domela)	0 10	0 15
Aux femmes (Gohier)	0 10	0 15
Aux hommes (Gohier)	0 10	0 15
La femme esclave (Chaughy)	0 15	0 20
L'Art et la Société (Ch. Albert)	0 10	0 15
L'Education libérale (Domela)	0 10	0 15
Déclarations d'Etievant (1 ^{er})	0 10	0 15
Grève générale (par les Etudiants)	0 10	0 15
L'Anarchie et l'Eglise (Reclus)	0 10	0 15
Patrie, guerre, caserne (Ch. Albert)	0 10	0 15
Auguste Rodin, statuaire (Veidaux)	0 75	0 90
La guerre de Chine (U. Gohier)	0 25	0 30
Les Temps Nouveaux (Kropotkine)	0 25	0 30
Aux Anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert)	0 10	0 15
L'Anarchie (A. Girard)	0 10	0 15
L'Anarchie (Kropotkine)	1	1 25
L'Education pacifique (A. Girard)	0 10	0 15
Eléments de science sociale (La Pauvreté, la Prostitution, le Célibat), 1 vol. in-8° 500 p.	3	3 50
Du Réve à l'Action, poésies, par H.E. Droz ; 1 vol. in-8° 300 p.	4	4 60
En révolte, poésies, par Antoine Nicolai, préface de Charles Malato.	0 75	0 85
De Ravachol à Caserio, notes et documents (Henri Varennes)	2 25	2 75

Paroles d'un Révolté (P. Kropotkine)	1 25	1 75
La Grève Générale révolution (E. Girault), couverture de J. Hénault	0 20	0 30
Grève générale réformatrice et grève générale révolutionnaire	0 10	0 15
La Mano Negra, documents publiés par G. Clémenceau, couverture de Luc	0 10	0 15
La « Mano Negra » et l'opinion française ; couverture de J. Hénault	0 05	0 10
Un peu de théorie (Malatesta)	0 10	0 15
Les crimes de Dieu (S. Faure)	0 15	0 20
Un problème poignant (E. Girault)	0 20	0 25
La Femme dans les U.P. et les syndicats (E. Girault)	0 15	0 20
L'Anarchie (Malatesta)	0 15	0 20
En période électorale (Malatesta)	0 10	0 15
L'Immoralité du mariage (Chaughy)	0 10	0 15
Causeries libertaires (J. de l'Ourlhe)	0 10	0 15
Pourquoi nous sommes internationalistes	0 15	0 20
Rapports du Congrès antiparlementaire	0 50	0 80
Nouveau Manuel du soldat	0 10	0 15

DIVERS

L'Anarchisme (Eltzbacher)	3	3 30
Les tablettes d'un lézard (Paul Paillette)	2 50	2 80
Les Soliloques du pauvre (Jehan Rictus). Nouvelle édition augmentée de poèmes inédits. Illustrations de Steinlein	3	3 30
Les Cantilènes du malheur (Jehan Rictus)	1 25	1 50
La Feuille, par Zo d'Axa ; collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4)	2 75	3
De Mazas à Jérusalem (Zo d'Axa) couverture de Steinlein	2	2 90
En Dehors (Zo d'Axa)	0 80	1
Le Permissionnaire (drame antimilitariste, en un acte), par H. Hanriot	0 20	0 30
Véhicementement (poésies) (A. Veidaux)	1	1 50
La Chose filiale (5 actes en prose) (A. Veidaux)	1 50	2
Guerre et Militarisme (Jean Grave)	2 75	3 25
Les deux méthodes du Syndicalisme (P. Delesalle)	0 10	0 15
Cartes postales : Contre l'Eglise, 6 cartes postales de J. Hénault	0 50	0 60

BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER

Souvenirs du Bagne (Liard-Courtois)	3	3 50
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour)	3	3 50
Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaulle)	3	3 50
L'Enferme (Gustave Gelfroy avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont)	3	3 50
L'armée contre la nation (Urbain Gohier)	3	3 50
Les préloiriers et la Congrégation (Urbain Gohier)	3	3 50
A bas la Caserne ! (Urbain Gohier)	3	3 50

Le peuple du XX ^e siècle (Urbain Gohier)	3	3
La Vie des Abeilles (M. Maeterlinck)	3	3
Bilatéral (J. H. Rosny)	3	3
Les Refractaires (Jules Vallès)	3	3 50
Les Rougon-Macquart (Emile Zola) 20 vol. chaque	3	3 50
Les trois villes. — Lourdes. — Rome. — Paris. (Emile Zola), 3 vol. chaque	3	3 50
Les Quatre évangiles : Fécondité. — Travail. — Vérité. (Emile Zola). 3 vol. chaque	3	3 50
La Morale des Jésuites (Paul Berli)	3	3 50
Théories sociales et politiques (Er. Charles)	3	3 50
La Mêle sociale (G. Clémenceau)	3	3 50
Le Grand Pan (G. Clémenceau)	3	3 50
Les plus forts (G. Clémenceau)	3	3 50
Œuvres de Descartes (introd. de J. Simon)	3	3 50
Sous le burnous (Hector France)	3	3 50
Chez nos petits-fils (Eug. Fournière)	3	3 50
L'Anne de demain (Eug. Fournière)	3	3 50
Les Evocations, poésies (Clovis Hugues)	3	3 50
Histoire du nihilisme russe (Ernest Lavigne)	3	3 50
Urbain Grandier et les possédés de Loudun (D ^r Legue)	3	3 50
Le Koran (Mahomet), trad. par Kasimiski	3	3 50
La Chanson des hommes, poèmes (Maurice Magre)	3	3 50
L'Anne nue, poèmes (Edmond Haraucourt)	3	3 50
Les Caractères de Labruyère (accompagnés des caractères de Théophraste), édit. Ch. Louandre	3	3 50
Œuvres de Rabelais, édit. P. L. Jacob	3	3 50
Les lois scélérates de 1893-1894 (Fr. de Pressensé, un juriste, et Emile Pouget)	0 25	0 30

THEATRE

« Par la Révolte », scène symbolique de Nelly-Roussel, avec préface de Sébastien Faure, et couverture artistique du statuaire Henri Gode	0 50	0 60
Ces Messieurs (G. Ancey), comédie en 5 actes (interdite)	3	3 50
Le Fardeau de la liberté (Tristan Bernard). Comédie en 1 acte	1 35	1 50
La Clairière (Lucien Descaves et Maurice Donnay) (cinq actes)	3	3 50
Le Ressort (Urbain Gohier) étude de révolution en 4 actes	1 80	2
L s mauvais Bergers (Octave Mirbeau), pièce en 5 actes	1 80	2
Les Affaires sont les Affaires (Octave Mirbeau), pièce en 3 actes	3	3 50
L'Epidémie (Octave Mirbeau), 1 acte	0 90	1
Le Portefeuille (Oct. Mirbeau), 1 acte	0 90	1
La Fille Elisa (Jean Ajalbert), 3 actes	1 75	2
Le Voile du bonheur (G. Clémenceau) pièce en 1 acte	1 75	2
Jacques Damour (Léon Hennique, d'après la nouvelle de Zola), 1 acte	0 90	1
Le Gage (Frantz Jourdain), 1 acte	0 90	1

BIBLIOTHEQUE DU MERCURE DE FRANCE

Le Gai Savoir (trad. p. H. Albert)	3	3 50
Ainsi parlait Zarathoustra (tr. H. Albert)	3	3 50
La Volonté de puissance (trad. H. Albert), 2 vol. in-18 à 3 50	3	3 50
De Kant à Nietzsche (trad. de Gauthier)	3	3 50
Le Trésor des Humbles (Maurice Maeterlinck)	3	3 50
Introduction à une chimie unitaire (Aug. Strindberg)	1 35	1 50
Les forces tumultueuses (E. erhacren)	3	3 50
LIBRAIRIE P. V. STOCK		
La Douleur universelle (Sébastien Faure), nouv. édition	2 75	3 25
Autour d'une vie (Kropotkine)	2 75	3 25
L'Amour libre (Ch. Albert)	2 75	3 25</